

BOUGAINVILLE

VOYAGE EN OCÉANIE

*(Voyage autour du monde sur la Frégate
du Roi LA BOUDEUSE et la flûte
L'ÉTOILE en 1766, 1767, 1768, 1769)*

PRÉFACE ET NOTES
DE
RAYMOND CHEVRIER

EDITIONS NICOLAS
PARIS — NIORT

que nous devons diriger notre course, et que, dans deux jours, nous trouverions une terre abondante qu'il connaissait, et où il avait des amis; nous crûmes même comprendre par ses gestes qu'il y avait un enfant. Comme je ne faisais pas déranger la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois qu'on y trouvait des cocos, des bananes, des cochons. Outré de voir que ces raisons ne me déterminaient pas, il courut saisir la roue du gouvernail, dont il avait déjà remarqué l'usage, et, malgré le timonier, il tâchait de la changer pour nous faire gouverner sur l'étoile qu'il indiquait. On eut assez de peine à le tranquilliser, et ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts et y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il voulait nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'apercevoir. Au reste, il nous avait nommé la veille en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connaît parfaitement les phases de la lune, et les divers pronostics qui avertissent souvent en mer des changements qu'on doit avoir dans le temps. Une de leurs opinions qu'il nous a clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil et la lune sont habités. Quel Fontenelle leur a enseigné la pluralité des mondes?

Pendant le reste du mois d'avril, nous eûmes très beau temps, mais peu de frais, et le vent de l'est prenait plus du nord que du sud. La nuit du 26 au 27, notre Pratique de la côte de France mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Ces Pratiques se nomment « pilotes-côtiers », et tous les vaisseaux du roi ont ainsi un pilote-pratique de la côte de France. Ils sont différents de ceux qu'on nomme dans l'équipage « pilotes, aides-pilotes ou pilotins ». On a dans le monde une idée peu exacte de l'emploi qu'exercent ces pilotes sur nos vaisseaux. On croit que ce sont eux qui en dirigent la route, et qu'ils servent ainsi comme de bâton à des aveugles. Je ne sais pas s'il est encore quelque nation chez laquelle on abandonne à ces hommes subalternes l'art du pilotage, cette partie essentielle de la navigation. Dans nos vaisseaux, la fonction des pilotes est de veiller à ce que les timoniers suivent exactement la route que le capitaine leur ordonne, à marquer tous les changements que font faire ou la qualité des vents, ou les ordres du commandant et à observer les signaux; encore ne président-ils à ces détails que sous la direction de l'officier de quart. Assurément les officiers de la marine du roi sortent d'écoles beaucoup plus profondes en géométrie qu'il n'est nécessaire pour connaître parfaitement toutes les lois du pilotage. La classe des pilotes proprement dits est encore chargée du soin des compas de routes et d'observation, des lignes de loch et de sonde, des fanaux, des pavillons, etc.,

et on voit que ces divers détails ne demandent que de l'exactitude. Aussi mon premier pilote dans ce voyage était-il un jeune homme de vingt ans, le second était du même âge, et les aides-pilotes naviguaient pour la première fois.

Mon estime, comparée deux fois dans ce mois avec les observations astronomiques de M. Verron, diffère la première fois, et c'était à Taïti, de treize minutes dix secondes, dont j'étais plus ouest; la seconde fois, qui est le 27 à midi, de un degré treize minutes trente-sept secondes, dont j'étais plus est que l'observé. Au reste, les différentes îles découvertes dans ce mois forment la seconde division des îles de ce vaste océan. Je l'ai nommée « l'archipel de Bourbon ».

Le 3 mai, presque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le nord-ouest à dix ou douze lieues de distance. Les vents étaient de la partie du nord-est, et je fis gouverner au vent de la pointe septentrionale de cette terre, laquelle est fort élevée, dans l'intention de la reconnaître. Les connaissances nautiques d'Aotourou ne s'étendaient pas jusque-là, car sa première idée, en voyant cette terre, fut qu'elle était notre patrie. Dans la journée nous essayâmes quelques grains, suivis de calme, de pluie et de brises du ouest, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil, nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendait claire, nous conservâmes la vue de terre; nous courûmes dessus au jour, et nous prolongeâmes la côte orientale de la grande île depuis sa pointe du sud jusqu'à celle du nord; c'est son plus grand côté, qui peut avoir trois lieues; l'île en a deux de l'est à l'ouest. Ses côtes sont partout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabanes couvertes de joncs et terminées en pointe construites à l'ombre des cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont une lieue de la grande dans l'ouest-nord-ouest du monde, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare, et à la pointe du ouest de la plus occidentale il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, et leur côte est également haute et escarpée. Le milieu de ces îles est par quatorze degrés onze minutes de latitude australe, cent soixante-dix degrés cinquante-neuf minutes de longitude à l'ouest de Paris.

A midi, je faisais route pour passer entre ces petites îles et la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau

sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis des vingt hommes qui la conduisaient. Ils étaient nus et nous montraient du coco et des racines. Notre Taïtien leur parla sa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osaient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, et je ne voulus pas qu'on les poursuivit. Peu après, on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, et s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables, mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage et quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avait un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangèrent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taïti et teintes de vilaines couleurs rouges, brunes et noires; des hameçons mal faits avec des arêtes de poissons, quelques nattes et des lances longues de six pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux et aux pendants d'oreilles qui avaient eu un succès si décidé à Taïti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taïtiens : leur physionomie était plus sauvage, et il fallait être toujours en garde contre les ruses qu'ils employaient pour tromper dans les échanges.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos. Ils ont la poitrine et les cuisses jusqu'au-dessus du genou peintes d'un bleu foncé, leur couleur est bronzée; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe, un seul la portait un peu longue; tous en général avaient les cheveux noirs relevés sur la tête. Leurs pirogues, faites avec assez d'art, sont munies d'un balancier; elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, mais pontés l'un et l'autre, et sur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leur pirogue est composée de plusieurs nattes et triangulaire; deux de ses côtés sont envergués sur des bâtons, dont l'un sert à l'assujettir le long du mât et l'autre, établi sur la ralingue¹ de dehors, fait l'effet d'une livarde². Ces pirogues nous ont suivis assez au large lorsque nous avons éventé

¹ Cordage cousu à la voile pour la soutenir.

² Grosse ficelle qui assujettit l'âme d'un câble.

nos voiles; il en est même venu quelques-unes des deux petites îles, et dans l'une il y avait une femme vieille et laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires.

Nous trouvâmes un peu de calme lorsque nous fûmes sous le vent de la grosse île, ce qui me fit renoncer à passer entre elle et les deux petites. Le canal est d'une lieue et demie, et il paraît qu'il y aurait quelque mouillage. A six heures du soir, on découvrit du haut des mâts, dans le ouest-sud-ouest, une nouvelle terre qui se présentait sous l'aspect de trois mondrains isolés. Nous courûmes dans le sud-ouest, et à deux heures après minuit nous revîmes cette terre dans l'ouest deux degrés sud; les premières îles que nous apercevions encore à la faveur d'un beau clair de lune, nous restaient alors au nord-est.

Le 5 au matin, nous reconnûmes que cette nouvelle terre était une belle île dont nous n'avions la veille aperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes de cocotiers et d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeâmes sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance sans y voir aucune apparence de mouillage; la mer s'y développait avec fureur. Il y a même une bâture dans l'ouest de sa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Plusieurs relèvements nous ont donné avec exactitude le gisement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule acosta « l'Étoile ». Les Indiens semblaient nous inviter par leurs signes à aller à terre; mais les brisants nous le défendaient. Quoique nous fissions alors sept et huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournaient autour de nous avec la même aisance que si nous eussions été à l'ancre. On en aperçut du haut des mâts plusieurs qui voguaient dans le sud.

Dès six heures du matin, nous avons eu la connaissance d'une autre terre dans l'ouest; des nuages ensuite nous en avaient dérobé la vue; elle se remontra vers dix heures. Sa côte courait au sud-ouest et nous parut avoir au moins autant d'élévation et d'étendue que la première, avec laquelle elle gît à peu près est et ouest du monde, à la distance d'environ douze lieues. Une brume épaisse, qui s'éleva dans l'après-midi et dura toute la nuit et le jour suivant, ne nous permit pas de la reconnaître. Nous distinguâmes seulement à sa pointe du nord-est deux petites îles de grandeur inégale.

La longitude de ces îles est à peu près la même par laquelle s'estimait être Abel Tasman¹; lorsqu'il découvrit les îles d'« Amster-

¹ Navigateur hollandais qui parcourut les mers australes et découvrit l'île appelée d'après lui TASMANIE, au sud-est de l'Australie (1603—1659).

dam » et de « Rotterdam », des « Pilstaars », du « Prince Guillaume », et les bas-fonds de « Fleemskerk ». C'est aussi celle qu'on assigne à peu de chose près aux « îles de Salomon ». D'ailleurs les pirogues que nous avons vues voguer au large et dans le sud, semblent indiquer d'autres îles dans cette partie. Ainsi ces terres paraissent former une chaîne étendue sous le même méridien; ce sera la troisième division, que nous avons nommée « l'Archipel des Navigateurs »¹. Les îles qui le composent gisent sous le quatorzième parallèle austral, entre cent soixante-et-onze et cent soixante-douze degrés de longitude à l'ouest de Paris.

Le 11 au matin, après avoir gouverné à ouest-quart-sud-ouest depuis la vue des dernières îles, on découvrit la terre dans l'ouest-sud-ouest à sept ou huit lieues de distance. On crut d'abord que c'étaient deux îles séparées, et le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12, on reconnut que ce n'était qu'une seule île, dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse, qui paraissait se courber en arc et former une baie ouverte au nord-est. Les grosses terres courent au nord-nord-ouest. Le vent de bout nous a empêchés d'approcher de plus de six à sept lieues cette île que j'ai appelée « l'Enfant perdu ».

Les mauvais temps, qui avaient commencé dès le 6 de ce mois, continuèrent presque sans interruption jusqu'au 20, et, pendant cet intervalle, nous fûmes persécutés par les calmes, la pluie, les vents d'ouest. En général, dans cet océan nommé « Pacifique », l'approche des terres procure des orages, plus fréquents encore dans les décors de la lune. Lorsque le temps est par grains avec de gros nuages fixes à l'horizon, c'est un indice presque sûr de quelques îles et un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins et quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues menacé de toutes parts de la rencontre inopinée de terres et d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone torride. Il nous fallait cheminer à tâtons, changeant de route, lorsque l'horizon était trop noir devant nous. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand il daignait souffler, ne nous permettaient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente et de passer en panne ou « sur les bords » le temps des ténèbres.

Cependant le scorbut commençait à reparaître. Une grande partie des équipages et presque tous les officiers en avaient les gencives atteintes et la bouche échauffée. Il ne restait plus de rafraîchissements que pour les malades, et l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaises salaisons et de légumes desséchés.

¹ Îles Samoa.